

Louis Pinto

La transfiguration philosophique des lieux communs journalistiques.

A propos d'un numéro spécial
du *Nouvel Observateur*

Texte publié in Michael Einfalt, Ursula Erzgräber, Ottmar Ette, Franziska Sick (eds), *Intellektuelle Redlichkeit-Intégrité intellectuelle. Literatur-Geschichte-Kultur, Festschrift für Joseph Jurt*, Universitätsverlag, Winter, Heidelberg, 2005, p. 663-675.

« Si, comme le dit Wittgenstein la difficulté principale en philosophie est de ne pas dire plus que l'on n'en sait (et, bien entendu, *a fortiori* de ne pas dire plus que l'on ne croit), on est forcé de constater que la position des philosophes dans le monde contemporain a toutes les chances de devenir de plus en plus inconfortable, parce que ce que l'époque espère et exige d'eux presque comme un dû est, au contraire, constamment qu'ils en disent plus qu'ils n'en savent et ne se sentent, tout au moins lorsqu'ils font preuve d'un minimum de sérieux et, oserais-je le dire, de professionnalisme, autorisés à en dire » Jacques Bouveresse ¹.

Si le débat public semble se dérouler, pour l'essentiel, sur une scène dominée par les questions politiques et économiques, un terrain comme celui de la philosophie ne se trouve pas relégué à des positions périphériques. Il y a plus qu'une coïncidence dans le fait que dans les mêmes lieux – ceux de la grande presse dite "de qualité" – on trouve à la fois célébrée une version économique de la fin de l'histoire sous le signe de la démocratie et du marché mondialisé, et exalté le "retour" à la philosophie sous les emblèmes de la sagesse, de la maturité et de la profondeur. Les philosophes n'ont jamais été aussi visibles, et même voyants, bruyants, apparemment remarqués et appréciés par des lecteurs nombreux ou du moins, par des journalistes qui leur accordent un rôle dans la compréhension du temps présent². Il en résulte un mélange d'indifférence, de fascination et de déférence envers eux : faute de vouloir ou de pouvoir regarder les choses de trop près, on tend à les créditer d'une autorité souveraine sur des questions qui sont censées être de leur ressort sans voir que cette invocation de la

¹ *La Demande philosophique*, Combas, L'Eclat, 1996, p. 17-18.

² Ce texte s'inscrit dans l'ensemble des recherches que je mène sur la philosophie en France (en particulier "Le journalisme philosophique", *Actes de la recherche en sciences sociales*, 101-102, mars 1994, pp. 25-38, traduction allemande "Über philosophischen Journalismus", *Liber. Europäisches Büchermagazin*, 4, Juni 1994 ; "L'espace public comme construction journalistique. Les auteurs de "tribune" dans la presse écrite", *Agone*, 2002/26-27, pp. 151-182).

compétence bénéficie non pas à des spécialistes jugés par leurs pairs mais plutôt à une partie d'entre eux, les plus médiatiques. La remise de soi envers ces personnes autorisées, détentrices d'un savoir d'allure vaguement ésotérique, est l'un des mécanismes collectivement entretenus de l'usurpation inapparente, douce, légitime qui les fait exister comme "penseurs", comme "sages" dont l'avis est précieux dans une période inquiète, tourmentée, ayant perdu les "repères" et les "certitudes" de naguère.

Le titre de philosophe tend à se diffuser bien au delà du cercle des spécialistes reconnus par leurs pairs. Et tandis que les frontières sont jalousement gardées face aux prétentions des autres disciplines, notamment les sciences de l'homme, la dévaluation du capital collectif réalisée par les philosophes médiatiques ne semble pas susciter des indignations à la mesure des menaces effectives qu'ils font peser sur la discipline philosophique. Ce contraste tient en partie à l'ambivalence des petits porteurs de capital philosophique institutionnellement certifié, à la fois irrités par la vulgarisation et rassurés sur la pérennité de leur capital qui semble garantie par la reconnaissance offerte à des « philosophes » par la presse de qualité. Entendant résister aux menaces de la division du travail intellectuel, ils se portent volontiers sur le registre des choses fondamentales qui est réputé leur être réservé au moment où les spécialistes s'occupent de problèmes d'ordre technique et subalterne. Au delà de la diversité de leurs intérêts, les différentes fractions - auteurs académiques et auteurs médiatiques, savants et profanes- réunies par un intérêt commun à entretenir la croyance dans le titre et le statut de philosophe, s'entendent au moins pour coexister à la faveur de « débats », « dossiers » et « numéros spéciaux ».

Le retour de l'éternel

Pour étudier l'état de la doxa philosophique, cet ensemble de lieux communs déguisés en "problèmes" incontournables qui désigne l'appartenance à l'élite cultivée, il faut donc puiser dans un type de corpus périodiquement offert par certains quotidiens et hebdomadaires dont la direction juge opportun de donner la parole à des esprits éminents invités à occuper un espace rare et convoité. Le numéro spécial du *Nouvel Observateur* consacré en mars 1998 aux « grandes questions de la philosophie » s'inscrit dans ce genre de bilan sur la « philosophie aujourd'hui »³.

³ (« La pensée aujourd'hui » octobre 1990 ; « La guerre des dieux » janvier 2002, « La sagesse aujourd'hui », avril-mai 2002, « Nietzsche », septembre-octobre 2002) et aussi sur la religion aujourd'hui, domaine également bien représenté dans ce journal

Ne disposant pas des moyens de savoir ce que les lecteurs peuvent retenir de leur lecture, les responsables de ce produit particulier ne peuvent que s'en remettre à une part de pari, à l'art de doser et au souvenir d'expériences antérieures. Afin de toucher le plus grand nombre, il s'agit de concilier des exigences contraires. D'un côté, on ne saurait renoncer à toute caution académique : d'où la présence de professeurs éminents, la place faite aux marques de profondeur, à des concepts abstraits, à des problèmes « éternels » notamment de morale, de philosophie générale. D'un autre côté, il faut éviter tout excès d'hermétisme : les dessins, et les commentaires sur les dessinateurs, les encadrés de type glossaire (« Tout ce que vous avez toujours voulu savoir sur la philosophie ») ou bibliographie pour curieux (« Les classiques » comme Platon, Camus, Deleuze, Lévinas, Wittgenstein...), la référence à l'actualité, mais aussi les sujets directement issus du programme du baccalauréat doivent permettre de manifester la possibilité d'une philosophie domestiquée, agréable, pas « chiante »⁴. La « Une » du numéro condense ces intentions : une jeune femme aux jambes nues, bronzée et souriante, pédale sur un vélo dont les roues sont, comme des verres de lunettes, prolongées par des branches, obtenant ainsi un aspect rétro qui contraste avec la jeunesse du personnage féminin ; des noms propres sont présentés, où alternent auteurs classiques et collaborateurs du numéro (Socrate, Paul Ricœur, Spinoza, Jean Baudrillard... Platon, Jean Daniel, Pascal, Edgar Morin...). La définition du philosophe peut être appréhendée, dans une certaine mesure, à travers les conventions enfermées dans les photographies des vingt collaborateurs du numéro. Quatre d'entre eux seulement affichent l'air de gravité du penseur (tête appuyée sur la main, front plissé, pipe), quatre un air plutôt sérieux et quatre un sourire net ; huit, apparaissant avec un sourire discret ou un peu énigmatique, semblent concilier les exigences contraires de sérieux et de sociabilité⁵. Entre les différents auteurs, la combinaison des ingrédients savants et profanes s'effectue selon des proportions variables dans une gamme diversifiée de discours, depuis les produits de luxe, pourvus de signes nécessaires d'ésotérisme et d'inactualité, jusqu'aux produits à consommation rapide qui s'efforcent de rehausser les débats "intellectuels" du moment par la référence à des concepts ou à des auteurs consacrés.

Dans un « éditorial » placé en ouverture, ayant pour titre « A quoi sert la philosophie ? », le maître d'œuvre du numéro, Max Armanet, exprime la consigne mise au

⁴ A tous ces articles, il faut ajouter quelques textes plus « faciles » sur les « cafés philo », la philosophie à la radio et à la télévision, etc.

⁵ Quant aux dessinateurs, la pose principale est l'air sérieux (10 sur 18) ; deux sourient et six esquissent un sourire discret. Aucun ne se risque à prendre la pose du penseur.

point et proposée aux auteurs sollicités : « Pour élaborer ce numéro, nous sommes partis des grands problèmes que pose l'actualité. A la lumière des notions de philosophie enseignées dans les lycées, nous avons ainsi dressé une liste de vingt sujets capitaux ». La consigne invite à associer le répertoire des sujets scolaires à des thèmes assurés d'éveiller l'intérêt présumé de lecteurs ordinaires de la presse hebdomadaire, cadres, membres de professions libérales, enseignants, professionnels de la culture et de la communication. Si les auteurs disposent d'une liberté relative dans la forme (on ne les rewrite pas, ou peu) et dans l'expression de leurs idées, ils n'ont ni à traiter de questions "techniques" ni à proposer une argumentation complexe et nuancée et doivent manifester des qualités de profondeur et de hauteur de vue à travers un équipement plus ou moins docte sans jamais échapper totalement au registre profane. La rencontre de la philosophie et du journalisme doit surmonter l'antinomie des temporalités en principe opposées : le souci du présent exige par lui-même le recours à des discours qui semblent nous en détourner, et c'est dans ce paradoxe que repose sa solution. Eternelle, la philosophie est, en même temps, soumise à la loi d'actualité intellectuelle. Etre dans le coup, c'est s'occuper de sujets d'allure intemporelle (Platon n'a jamais été aussi actuel qu'aujourd'hui), tout en sachant que cette intemporalité si vantée ne durera peut-être qu'une saison et pourra se démoder prochainement⁶. Cette vision du rôle nouveau de la philosophie éternelle est présentée dans l'« éditorial » : « Les Français ne s'y trompent pas. Un frémissement existe en faveur de la plus ancienne méthode de questionnement qu'ait inventé la civilisation occidentale ». La coupure entre l'actualité du présent et l'inactualité de la pensée ne peut être surmontée que dans la forme inédite du "retour" : après les temps d'éclipse, le temps d'une nouvelle jeunesse est présumé arriver. En fait, cette inactualité est dirigée contre l'actualité d'hier, jugée illusoire : « Tout est en train de changer. A l'heure où l'effondrement des idéologies a gommé nos références, nous laissant seuls face au religieux, la philosophie (...) offre un moyen précieux (...) de poser correctement les grandes interrogations de tout un chacun ». Le journaliste cumule les bénéfices de l'actuel et ceux de l'éternel, mais c'est bien l'époque qui est, à travers le journaliste, juge en dernière instance de ce qui mérite d'être pris pour objet philosophique. Cette époque marquée par des épreuves exemplaires (communisme, nazisme) est censée détenir le privilège de susciter des réflexions de grande ampleur qui font appel à des idées très anciennes. « La fin récente de systèmes de pensée totalitaires rend à l'individu une place qu'il avait perdue depuis bien longtemps ». Le temps du

⁶ Sur « Platon est de retour », voir les réflexions de Robert Musil dans *L'Homme sans qualités*, tome 1, Paris, Seuil, 1956, p. 389.

rationalisme naïf est passé : « Juste retour des choses, c'est la philosophie qui maintenant interpelle la science ».

Etant donné que le produit final impose bel et bien, au delà des différents sujets, une hiérarchie des concepts et des questions philosophiques ajustée aux exigences de l'époque, les collaborateurs de ce numéro de philosophie ont procuré, sinon un renfort idéologique ouvert, du moins tacitement du crédit symbolique pour la légitimation de la doxa philosophique produite et diffusée dans les médias. Bien entendu, les collaborateurs du numéro, qui n'en avaient pas une vision globale, n'étaient pas tenus de partager de telles idées. On pourrait distinguer bien des nuances entre ceux qui y adhèrent sans réserves, souvent familiers du journal, et ceux qui n'y adhèrent pas, tout en trouvant, si on le leur avait demandé, de bonnes raisons de s'être prêté à un tel exercice. Ces auteurs pressentent certainement que l'entreprise à laquelle ils ont contribué ne se réduit pas à des fonctions de vulgarisation ou à des fonctions didactiques ; et que la vision partielle de leur propre contribution, à laquelle ils entendent se tenir, diffère de la vision globale offerte au grand public.

Les principales raisons permettant de participer, en l'absence de conviction, à une entreprise intellectuelle comme celle-ci sont le tact, l'indifférence et le cynisme. La première raison peut s'accompagner du désir, apparemment irréprochable, de ne pas faire de peine à des gens que l'on connaît plus ou moins bien. Deuxième raison, l'indifférence à ce qu'écrivent les autres peut être considérée comme une forme d'abstention qui garantit la civilité dans le monde intellectuel et favorise l'expression de la diversité des opinions que seul un individu « sectaire » pourrait ne pas apprécier. Troisième raison : une forme paradoxale de disculpation par le cynisme (je sais ce que je fais, vous ne m'apprenez rien que je ne sache déjà) en vertu du principe selon lequel ce qui est fait en connaissance de cause enveloppe une forme particulière de lucidité qui désarme les critiques en les détournant vers les seuls individus ignorants et sans malice⁷. L'absence assumée d'illusions vaut dans ce cas comme absolution, et à tout prendre, le cynisme de celui qui ne fait que prêter sa signature et se prêter au jeu, mais sans y croire, peut sembler moins déshonorant que la naïveté de celui qui croirait bien faire en participant à une entreprise à laquelle personne ne peut croire sérieusement. Ainsi, pour s'engager dans une œuvre collective sur laquelle ils ne disposent d'aucun moyen de contrôle, il fallait qu'à leurs propres yeux, les auteurs sollicités puissent mettre en avant la disposition intérieure marquée par le dédoublement entre l'intellectuel exigeant qu'ils

⁷ La vertu d'« intelligence » si centrale dans l'auto-représentation du *Nouvel Observateur* implique le cynisme comme limite : voir Louis Pinto, *L'Intelligence en action : le "Nouvel Observateur"*, Paris, Métailié, 1984, p. 261 sqq.

entendent être et l'auteur complaisant d'un texte de circonstance qu'ils se laissent aller à être
8.

L' « autre » en théorie et en pratique

Placé au début du numéro, pour illustrer une conception globale de la philosophie et des questions importantes qui se posent à de bons esprits, le dialogue de 5 pages intitulé « L'étrangeté de l'étranger » entre le directeur de la rédaction, Jean Daniel, et un philosophe connu, Paul Ricœur, revêt une importance éminente. Le premier se présente comme un journaliste pas comme les autres, un témoin de son temps, un intellectuel, un partenaire des intellectuels les plus importants de notre époque volontiers présentés comme « amis » du journal, et donc comme un individu particulièrement bien placé pour tirer les leçons de l'histoire au dessus des préjugés et des idéologies. Le second est un philosophe protestant, fidèle à l'héritage spiritualiste et proche de la revue *Esprit* et qui, longtemps marqué comme un universitaire plus ou moins orthodoxe, a bénéficié d'une sorte de seconde naissance grâce au retour à la philosophie du sujet qui a marqué les années 80 et 90. La rencontre des deux hommes offre une vision condensée des déplacements dont le champ intellectuel a été le lieu : le « retour » à la philosophie est, en effet, l'emblème officiel derrière lequel prennent place aussi bien la conversion d'une partie de la gauche au réalisme néolibéral et à des doctrines spiritualistes, que la réhabilitation par des philosophes des notions de « sujet », de « sens » et de « responsabilité », considérées il y a peu comme périmées.

Ce dialogue offre une mesure du pouvoir social d'un grand patron de presse qui, loin de se contenter de poser de bonnes questions au spécialiste de philosophie, peut surtout se présenter comme un interlocuteur capable d'offrir lui-même des réflexions exemplaires. Comme pour illustrer cette définition, une photographie montre le philosophe qui tout en parlant cherche le regard de son partenaire absorbé dans ses propres pensées, les yeux un peu baissés pour mieux réfléchir aux choses importantes qui sont débattues. Le dialogue est en fait une juxtaposition de monologues. L'un tente de donner une apparence philosophique à ses intérêts de journaliste exceptionnel soucieux de s'élever au dessus des détails de l'actualité et d'en dégager un sens profond. L'autre semble poursuivre, à l'occasion d'une rencontre momentanée, une méditation centrale dans son œuvre, qui doit pouvoir continuer à mériter la reconnaissance des pairs en sachant échapper aux risques du bavardage.

⁸ Sur la question du cynisme, voir Pierre Bourdieu, "A propos de de Karl Kraus et du journalisme", *Actes de la recherche en sciences sociales*, 2000/131-132, p. 124.

Le thème est celui de l'étranger, terme entré plus ou moins dans le lexique savant à travers la problématique d'autrui et de l'« altérité », qui permet de mêler des considérations à prétention théorique sur les mystères de ce qui échappe à toute prise, et des considérations bien plus triviales sur les individus empiriques qui sont les non-européens, les immigrés, les représentants des autres cultures.

Dans un premier temps, chacun des interlocuteurs met en avant la rencontre de l'« étranger » et ce qui en fait la valeur et la difficulté. Prenant en considération la singularité de cette expérience, ils s'en tiennent à un niveau de grande généralité conceptuelle. Jean Daniel déclare : « L'étranger peut ainsi constituer une fascination ou une aversion ». « Promesse d'enrichissement (...) je me découvre encore plus moi-même si je reçois l'autre. Si je l'absorbe. L'étrangeté cesse d'être étrange. Mais elle est encore étrangère. Elle peut se transformer en conflictualité... ». Paul Ricœur poursuit cette réflexion : « L'étranger est une sorte de place vide (...) C'est seulement par une sorte de choc en retour que nous nous sentons nous-mêmes étrangers, sur le modèle de l'étrangeté de l'étranger ». « Le principe d'hospitalité est fondé dans la condition d'avoir été étranger ».

Puis, après avoir tourné autour du pot, sans doute lassés des généralités généreuses, les deux interlocuteurs en viennent, dans un deuxième temps, à se pencher sur le problème plus concret de l'intolérance, du racisme, de l'« exclusion ». Or, sur ce thème, ils s'avèrent bien plus perplexes. Démunis des ressources et des contraintes de l'investigation empirique pour aborder des faits sociaux qui résistent autant à l'intelligence, ils ne tardent pas à buter sur le mystère pur. Jean Daniel propose d'abord une explication qui consiste à dire que les « idéologies » sont dangereuses et meurtrières : « Quand le culte de l'absolu sous n'importe quelle forme s'introduit dans la cité, il amène avec lui une forme de racisme, de rejet, d'exclusion ». Paul Ricœur s'attache à l'un des paradoxes inspirés par l'actualité et notamment les cas de l'Irlande du Nord et de la Bosnie: il évoque ainsi « un fait très énigmatique : dans la vie politique contemporaine, plus les communautés sont petites, plus leurs minorités sont menaçantes ». La pure reconnaissance de l'autre envisagée d'après son modèle philosophique est entravée par toutes sortes d'obstacles. Obstacle anthropologique de l'inégalité de statut, sorte de mystère dans son évidence même : « Il y a ceux qui commandent et ceux qui obéissent : nous traînons le boulet de l'autorité ». Obstacle éthique de l'irresponsabilité dans des « situations qui appellent quelque chose comme une protection » : « Dans nos sociétés, il y a maintenant des franges de la population qu'il faut protéger contre elles-mêmes beaucoup plus que contre les autres ». Le philosophe se prononce, dans ce cas, pour un « droit de tutelle », sorte de pis-aller légitime. Entre l'idéal philosophique et la réalité

sociale, entre l'« accueil à l'autre » et la relation de domination, entre la célébration de l'étranger et le constat des conflits, il y a place pour une forme de gouvernance paternelle et bienveillante, dont Ricœur se garde de préciser les ressorts et les modalités.

Face au racisme, la philosophie en vient à constater humblement les faiblesses de toute explication, à pressentir les bornes du savoir. Heureux (comme si souvent⁹) de montrer les limites des modes de pensée (« systèmes ») qui ne sont pas les siens, Jean Daniel soutient que le racisme est « un tel mystère d'irrationalité que l'on ne peut entrer dans l'étude des conditions de son émergence. Il faut le traiter comme une maladie et non pas comme un péché ». C'est, selon Paul Ricœur, une maladie des individus les plus « fragiles » et « marginaux ». « Il faut admettre ça, nous avons parmi nos concitoyens des gens qui pensent qu'ils ont été marginalisés ». Du coup, on peut en venir à se demander s'il n'y aurait pas un noyau légitime dans des aspirations qui sont dévoyées dans le racisme. A Jean Daniel, l'idée défendue par le Front national de « préférence nationale » apparaît comme une « idée elle-même (...) forte » qu'il ne faut pas « condamner sans la jauger ». Le tort de ce parti n'est pas dans l'idée de préférence, il est de faire passer au mauvais endroit la ligne entre eux et nous : « Il y a des degrés d'étrangeté dans l'étranger. Ces degrés sont parcourus par la distance vis-à-vis du groupe, de la famille, de la tribu, de la nation, du continent ». La méditation sur l'autre et sur l'acceptation de l'autre conduit à une question très politique, celle des « seuils » de tolérance, directement évoquée par Paul Ricœur : « Nous nous posons alors la question de savoir quelle dose d'étrangeté est supportable. Nous butons là sur quelque chose qu'aucune sociologie n'a vraiment abordé et qui se ramène quelquefois à des pourcentages : est-ce que 12% d'étrangers, c'est trop ? ».

L'anti-racisme éthique des deux interlocuteurs ne peut s'accommoder de ce qui leur apparaît, en la matière, comme l'opinion commune, estimée sans doute trop « politiquement correcte ». La xénophobie, sorte de mystère ontologique débordant l'analyse rationnelle, indique la « fragilité » d'une partie de la population qui, selon le philosophe, « oscille entre la fragilité constitutionnelle et la fragilité qu'on doit pouvoir guérir ». Un tel mystère, ressemble fort aux théories semi-savantes du « populisme » qui reposent sur l'idée que les gens du « peuple » ressentent une hostilité spontanée pour les individus différents ainsi qu'un amour pour l'autorité et les hommes forts. Aussi Ricœur n'hésite-t-il pas à aller à contre-courant : « Il faut commencer par dire que la xénophobie est naturelle et spontanée ». Mais, sans doute

⁹ L. Pinto, *L'Intelligence en action*, op. cit., p. 166 sqq.

par charité, il ne précise pas qu'il y a des individus demeurés plus proches de la nature que d'autres, et ne dit pas qui ils sont.

Jean Daniel semble ravi d'avoir *in fine* arraché l'essentiel : « C'est au moment de conclure que nous cernons l'observation la plus importante, à savoir le caractère naturel et spontané de la xénophobie ». Après cet entretien, le journaliste tient enfin le scoop philosophique qu'il attendait : seule une élite intelligente peut espérer échapper à l'obscurantisme populiste dont le racisme est l'une des manifestations naturelles.

Quelle philosophie pour « notre époque » ?

La nécessité de concilier l'actuel et l'inactuel, le temps présent et l'éternité, se reflète dans la composition éclectique du groupe où des spécialistes réputés voisinent avec des non-spécialistes, des célébrités avec des inconnus, des savants avec des auteurs choisis simplement comme de bons esprits qu'il semble intéressant de consulter. La production de discours philosophiques tend ainsi à ressembler à une sorte de jeu de société qui, dans la série des innombrables exercices proposés par la presse à des personnalités, se distingue comme étant celui qui fait appel au talent de disserter de façon abstraite.

En effet, un tiers de ces auteurs est constitué de non-philosophes, c'est-à-dire d'individus connus en raison d'une position extérieure au champ philosophique. Eliette Abecassis, normalienne agrégée de philosophie, auteur de romans grand public, dont un « thriller métaphysique qui pose le problème du mal après la Shoah »; Jean Baudrillard, autrefois maître de conférences en sociologie à Nanterre, chroniqueur à *Libération*, essayiste qui « a changé notre vision de la modernité »; Jacques Julliard, directeur d'études à l'EHESS, historien, éditorialiste et directeur-délégué au *Nouvel Observateur*; Edgar Morin, « sociologue et écrivain », directeur d'études à l'EHESS, également « ami » du journal; Serge Moscovici, directeur d'études à l'EHESS, « psychosociologue de renom »; Chantal Thomas, « essayiste et écrivain ». Parmi les auteurs dotés d'une qualité de philosophe, quelques uns enseignent dans un lycée en classes terminales (Michel Onfray, « essayiste et collaborateur de *l'Événement du jeudi* »), en classes préparatoires (Christian Jambet « considéré comme nouveau philosophe », avant de devenir un spécialiste de l'islam). Un auteur, Laurent Mayet, cumule le statut de chargé de cours à l'Université terminant « actuellement une thèse en épistémologie », et de rédacteur en chef dans le périodique *Sciences et avenir*, qui fait partie du même groupe de presse que le *Nouvel Observateur*. Les philosophes appartenant à l'enseignement supérieur constituent seulement la moitié de cette

population, les uns comme professeurs ou anciens professeurs (Jean-Toussaint Desanti et Robert Misrahi à Paris 1, Jean-Luc Marion à Paris 4, Dominique Lecourt à Paris 7, Michel Meyer à l'Université de Bruxelles, Gianni Vattimo professeur à l'Université de Turin), comme directeur de recherche au CNRS (Ruwen Ogien) ou comme maîtres de conférences (André Comte-Sponville à Paris 1, auteur de « grands succès de librairie », Jean-Michel Besnier à l'Université de Compiègne).

Les auteurs se distinguent d'abord par leur capital de notoriété qui ne repose pas nécessairement sur un capital philosophique. Leur présence dans ce numéro spécial du journal prend donc des significations différentes selon qu'ils ont des chances d'être connus du grand public et qu'ils possèdent, ou non, une autorité proprement philosophique. L'espace des modes de faire-valoir du capital philosophique tend à refléter l'espace des positions philosophiques. A l'aise de ceux qui cumulent les capitaux nécessaires, s'oppose chez des auteurs au statut plus indéfini l'effort pour obtenir une reconnaissance à travers des ressources comme le ton professoral, les références érudites, les mots abstraits, l'emphase du pathos existentiel, etc.

Cette opposition recouvre, au risque de la dissimuler, une seconde opposition avec laquelle elle ne se confond pas totalement. Celle-ci exprime les différences dans l'usage de l'actualité. Tout se passe comme si la partie des collaborateurs les plus attachés aux sujets traditionnels, constituait la part incompressible et inerte qu'il faut accepter pour se conformer à l'image philosophique du produit, l'autre partie ayant pour fonction de contribuer à renforcer le message global dont les principes ont été présentés dans l'éditorial et dans le dialogue philosophe-journaliste : alors qu'un tiers d'entre les auteurs tend à exploiter, du moins à première vue, les ressources de la tradition scolaire, les deux tiers entendent assez ouvertement traiter les « grandes questions de la philosophie » à travers des thèmes imposés par l'époque.

Le privilège de l'inactuel est une mesure d'un statut éminent de penseur. C'est sous la forme d'une méditation ambitieuse d'allure intemporelle que les plus légitimes et les plus connus des pairs, comme Jean-Toussaint Desanti (« a influencé plusieurs générations, spécialiste des sciences ») ou Jean-Luc Marion (« ses recherches portent d'une part sur la transcendance (...) d'autre part sur l'histoire de la philosophie »), traitent de l'un de leurs thèmes de prédilection, la mort, l'Être.

Il existe aussi une version professorale de l'inactualité. S'inscrivant dans la tradition de la philosophie morale et dans la fonction de moraliste souvent confondue par le grand public avec celle de philosophe, des auteurs entendent parler des sujets éternels comme

l'amour (André Comte-Sponville) et le bonheur (Robert Misrahi). Le premier reprend les distinctions traditionnelles : « Regardez la mère et l'enfant. L'enfant prend le sein : c'est *éros*, l'amour qui prend et c'est la vie même. Et la mère donne le sein : c'est *philia*, grâce à quoi tout continue et change. Car la mère a été un enfant, elle a commencé par prendre comme tout le monde ». Pour dévoiler l'universalité de la quête de bonheur, le second s'appuie, à la façon des professeurs de lycée, à la fois sur ce qu'il appelle une « évidence réflexive » et sur un procédé d'exemplification consistant à trouver dans des cas extrêmes un argument en faveur de l'idée qu'il défend : « Chômeurs et immigrés cherchent à s'en *sortir*, ils disent leurs *rêves* ».

Enfin, deux autres auteurs se trouvent confinés dans un traitement de questions sans éclat que posent les thèmes quelque peu intemporels de la vérité dans son rapport aux valeurs (Laurent Mayet) et de la responsabilité dans son rapport à des notions voisines (Ruwen Ogien).

C'est au pôle de l'actuel que la plupart des auteurs se situent, notamment ceux qui ne disposent pas d'un capital philosophique suffisant pour se risquer sur des terrains peu familiers, et qui savent, néanmoins, afficher de la distance envers les discours ordinaires, évitant de s'aligner sur des opinions et des prises de position répertoriées comme celles de journalistes, d'experts et de causeurs de « cafés du commerce ». Sous le masque de philosophe, ils peuvent prétendre dévoiler l'essentiel, l'essence cachée, les significations profondes que n'aperçoivent pas les contemporains prisonniers des catégories communes de pensée. Mais cette distance, si elle est affichée, n'a pas à être prouvée. Il suffit que, grâce à un travail de transfiguration, les références à l'actualité soient brouillées pour que, à défaut d'être abolie, la présence du monde social puisse être ennoblie par des apparences savantes¹⁰. N'importe quel philosophe sait désormais plus ou moins bien voir « l'autre » derrière l'immigré, le «(méta-)récit » derrière l'engagement politique, la « différence » derrière la diversité des hommes et des opinions. Ce changement de registre a, entre autres, pour vertu d'escamoter l'exigence de précision derrière une impression de profondeur.

Le groupe des grandes questions de l'époque abordées par les auteurs considérés s'organise autour de deux ensembles. Un ensemble descriptif : le portrait philosophique de la modernité destiné surtout à tirer les enseignements du XX^e siècle. Un ensemble normatif, centré sur la question de savoir quel type d'action appelle notre époque.

Le premier ensemble est en accord avec les attendus généraux du numéro et la conception du rôle de la philosophie dans son temps. Il s'agit de contributions à un genre spécifique propre à révéler de hautes ambitions intellectuelles. Sept auteurs s'y risquent.

Ils se distinguent par l'accès inégal aux ressources du prophétisme. Un auteur notamment semble posséder la prérogative de proposer une vision globale du monde moderne dans une forme ésotérique : Jean Baudrillard. Mêlant différentes terminologies, scientifiques, littéraires, philosophiques, évoquant la « physique quantique, la physique des fractales et des catastrophes », combinant l'incertitude physique de Heisenberg et l'incertitude métaphysique, il nous propose d'abandonner « une pensée critique qui est l'essence même de notre culture théorique » et d'accéder à une « pensée criminelle et inhumaine »¹¹. Tout en proposant une fresque d'ambition égale, Gianni Vattimo se contente d'un prophétisme plus sage qui affirme la « fin des méta-récits ». Selon lui, « l'essor de la société de consommation, de la communication, l'affirmation du pluralisme culturel postmoderne rendent possible cet affaiblissement du conflit raison/anti-raison, qui est désormais le sens du cheminement intellectuel du XX^e siècle ». Mais à propos de cette « rationalité plurielle » jugée si nécessaire, il concède que, « pour le moment nous n'en avons qu'une vague idée », ce qui ne semble pas constituer, à ses yeux, un argument pour s'en détourner.

L'évocation des grands fléaux de notre époque vise à enseigner l'humilité : inscrire dans la condition humaine ce que des esprits naïfs, naïvement rationalistes et progressistes, avaient cru devoir rapporter à des causes historiques. Eliette Abécassis traitant de la question du mal parle de la Shoah où elle découvre une sorte de transcendance négative : « le mal est la limite de l'art, la limite de la pensée, la limite de la philosophie. Le mal est la limite de l'humain dans l'humain. Le propre du mal est sa transcendance ». Cette humeur est partagée par Jacques Julliard qui, traitant du progrès, joue au provocateur en disant tout haut ce que d'autres pensent tout bas dans l'hebdomadaire de gauche dont il est un responsable. Inlassable dans son rôle de « gêneur »¹², il dénonce l'« euphorie positiviste » et l'« eschatologie progressiste » dont il entend faire ressortir le côté dérisoire en invoquant une dimension

¹⁰ Le travail de dénégation peut être illustré par le cas de Heidegger comme l'a analysé Pierre Bourdieu dans *L'Ontologie politique de Martin Heidegger* (Paris, Minuit, 1988).

¹¹ Celle-ci repose sur « trois théorèmes fondamentaux : « 1°) Le monde nous a été donné comme énigmatique et inintelligible, et la tâche de la pensée radicale est de le rendre, si possible, encore plus énigmatique et plus inintelligible ; 2°) Puisque le monde évolue vers un état de choses délirant, nous devons prendre sur lui un point de vue délirant ; 3) Le joueur ne doit jamais être plus grand que le jeu lui-même »

¹² Sur ce rôle, voir L. Pinto, *L'Intelligence en action, op. cit.*, p. 115 sqq.

irréductible de l'humanité : « Auschwitz a ramené la question métaphysique au cœur de l'inquiétude humaine ».

Michel Meyer part également de l'idée que « les repères s'effondrent ». Dès lors, l'action –thème de son article- ne peut plus compter sur des « réponses acquises » : il s'agit d'accepter d'envisager un « nouveau point de départ philosophique ». Serge Moscovici, à propos du thème de la nature, considère qu'après la « mort de Dieu » au XIX^e siècle est venu le moment, au siècle suivant, de la « mort de la nature ». Là repose notre « détresse d'aujourd'hui, notre insécurité devant la science » : chaque progrès « nous sépare un peu plus de cette nature initiale, de notre alliance première inscrite dans les sens, les affects, la mémoire charnelle ».

Le cours du monde n'est pas vu d'une façon aussi sombre par tous les auteurs. Sur le thème de la science, abordé plus ou moins par une grande partie d'entre eux, c'est un ami du journal, Edgar Morin, qui est invité à présenter une vision synthétique sur le rôle qu'elle joue dans la société moderne. Evoquant les noms de Popper, Wittgenstein, Kuhn, Gödel, il souligne que la science ne cesse de mettre en question les certitudes et de se mettre en question. Il plaide pour la complémentarité de la philosophie et de la science, et des rôles de savant, de philosophe et de citoyen.

Délaissant le registre du portrait de l'époque, d'autres auteurs s'emploient à répondre, en philosophe, à la question de savoir ce qu'il faut faire dans une telle époque, et indiquent, le cas échéant, des solutions.

Deux auteurs proposent deux voies apparemment divergentes sur problème du type : quelle morale pour notre temps ? Ayant pris pour sujet la révolte, Michel Onfray aborde le problème en s'inspirant de la leçon des penseurs cyniques de l'Antiquité, de Nietzsche, de Foucault et de Deleuze. Ces penseurs, selon lui, « dénoncent, critiquent, refusent » et rejettent le « cynisme vulgaire » au profit d'un engagement plus total et plus risqué. A cette apologie intransigeante de la révolte s'oppose l'aimable culture de soi prônée par Chantal Thomas qui traite de la liberté. Partant du constat qu'après Mai 68, il « est désormais peu de barrières infranchissables, d'interdits absolus », elle évoque l'« exigence intérieure » à laquelle il faut faire face : elle consiste « dans l'idéal d'invention de sa propre vie, dans une attention active, aiguë, joueuse, à tous ses épisodes, dans une vigilance qui nous conduit à refuser les compromis, les rôles de figuration dans des images de bonheur préconstruites ».

Les questions de politique sont abordées par trois auteurs dont les textes ne font que s'insérer dans un ensemble plus vaste hanté par une certaine vision de l'histoire et du temps

présent. La démocratie face à l'extrémisme et à l'intolérance d'inspiration religieuse : telle est la leçon philosophique qui semble les réunir. Christian Jambet, traitant de « Dieu », s'interroge sur la place de la religion dans les sociétés modernes à travers le cas de l'« islam politique » : il prône une distinction entre la dimension intérieure et personnelle de la religion et la dimension politique, soulignant les risques que fait peser « le triomphe momentané de l'inspiration politique sur les horizons spirituels ». Dominique Lecourt traite de l'Etat sur le fond des mots d'ordre (marxistes) de « dépérissement de l'Etat » ou (libéraux) de « moins d'Etat ». Soulignant le caractère religieux qui fonde ce « mystère de l'Etat », il évoque les effets du déclin de l'Etat national¹³. La référence à l'Europe est explicite chez Jean-Michel Besnier qui, à propos du thème de la mémoire, affirme que l'avenir de l'identité européenne est lié à « un projet qui mobilise de façon sélective le passé des peuples ».

Le numéro du *Nouvel Observateur* permet de fournir une illustration au genre de choses fondamentales que la philosophie aurait à dire sur le monde actuel. Comme certains porte-parole le prétendent en son nom, l'importance de son rôle est rapportée explicitement à l'abandon de la critique intellectuelle et sociale au profit de notions dotées du sceau de la tradition.

Resterait à se demander pourquoi il aura fallu le détour compliqué d'une communication d'allure savante, avec ses longs développements, ses obscurités, ses ellipses, pour découvrir une représentation de la société et de l'histoire mille fois présentée, celle d'une postmodernité sans repères, sans « grands récits », inquiète mais résolument pluraliste et individualiste. Peut-être est-ce tout simplement le fait que la population présumée intelligente, sinon intellectuelle, et de gauche qui lit ce journal est partagée entre ses convictions idéologico-politiques proclamées et ses prétentions culturelles. On ne peut lui demander de sacrifier trop ouvertement de telles convictions sans l'exposer à se dépouiller de la représentation anti-conformiste qu'elle se fait d'elle même. Seule la philosophie, parée de ses vertus immémoriales de sagesse et de profondeur, semble capable de procurer aux reniements et aux renoncements temporels une justification sophistiquée et surtout, la consolation irremplaçable de disposer de hautes raisons.

¹³ La sous-estimation des « ressorts anthropologiques sur lesquels ont toujours dû jouer les Etats modernes » comporte des risques : « flambées meurtrières de haine nationaliste et raciste », « détresse d'une jeunesse qui s'abandonne à la violence destructrice (drogue comprise) », « retour de flamme de ce que Spinoza appelait la 'haine théologique'... ».